

Georgette Florence  
Koyt-Deballé

# Histoires étranges

*Nouvelles*





# 1

## L'incendie

Django entre au restaurant. Il jette un regard circulaire dans la salle. Il ne connaît personne. Au fond, il y a une table libre. Il s'avance péniblement, le dos voûté par les ans, et va s'installer à une table libre. Un garçon accourt, se retire et revient bientôt avec une bouteille de bière bien fraîche et un verre sur un plateau.

– *Babâ*<sup>1</sup>, il n'y a plus de sauté. Si vous êtes pressé, on peut vous servir des brochettes sinon, on peut vous en préparer.

– *Moléngé*<sup>2</sup>, depuis que ta mère<sup>3</sup> est morte, je ne suis plus pressé. En plus, j'ai de la chance ; j'ai quatre-

---

<sup>1</sup> **Babâ** : père (terme de respect à un homme d'un âge mûr.)

<sup>2</sup> **Moléngé** : fils ou fille (terme générique employé par un adulte devant une personne beaucoup plus jeune.)

<sup>3</sup> **Mère** : en Centrafrique, toute personne d'un certain âge est considérée comme la mère ou le père de toute personne plus jeune.

vingts ans aujourd'hui et comme pour une fois j'ai un peu d'argent, je suis venu fêter cela ici. Qu'on me prépare le sauté ; j'ai tout mon temps, mon fils.

Le garçon s'en va. Django regarde l'heure à sa montre, il est seize heures. Il regarde autour de lui et sourit aux couples qui viennent s'attabler non loin de là. Plus loin, il y a une piste de danse où les gens s'agitent à un rythme endiablé. Django les regarde et danse lentement de la tête en tapotant le rythme sur sa table. Il songe au temps où il était jeune : « Ce qu'ils font maintenant-là, ce n'est pas de la danse. Nous, quand on sortait du *bâbâ*-là<sup>4</sup>, les gens nous regardaient danser toute la journée et on savait danser. À présent, les gens font n'importe quoi et ils disent qu'ils dansent. » Il se sert une nouvelle rasade de bière qu'il savoure en se léchant les lèvres pour ne pas perdre la mousse qui s'y est posée et il repart dans ses rêveries : « Dieu fait bien les choses. Heureusement que j'ai eu la pension aujourd'hui. Dire que j'ai attendu devant le Trésor depuis ce matin jusqu'à maintenant. Quand même, ça en valait la peine. Mon ami Zigba est encore là-bas. J'espère qu'il sera servi aujourd'hui. Franchement, ces enfants qui sont au Trésor aujourd'hui n'ont pas pitié des vieux comme nous-là. Ils croient qu'on va là-bas pour mendier ou quoi ! Avec tous les retards dans le

---

<sup>4</sup> **Bâbâ** : lieu isolé dans la brousse où la circoncision se pratiquait et où les jeunes subissaient un parcours initiatique de plusieurs semaines.

paient qu'ils appellent arriérés-là, l'Etat nous doit deux ans de pensions. Pendant ce temps, personne ne pense qu'on peut mourir de faim et on souffre alors qu'on a travaillé et cotisé pour être à l'aise pendant notre retraite. Avec tout ça, on nous fait revenir chaque jour pour faire la queue au soleil ou sous la pluie depuis un mois... Je dois bien manger avant de rentrer. Même si je dois manger du *ngunzä*<sup>5</sup> tous les jours après, ce n'est pas grave. À mon âge, qui sait ? C'est peut-être mon dernier anniversaire ! Je dois profiter de tous mes derniers moments sur terre. »

– Ah! Enfin, s'écrit-il en voyant le plat que le garçon venait de déposer devant lui avec une garniture de bananes plantain frites. Ces bananes me paraissent excellentes.

Il en saisit une tranche avec le bout des doigts et la porte à sa bouche.

– Huummm ! C'est bien ce que je disais. Merci. Je vais pouvoir faire la fête. Aïe! J'oubliais. Apporte-moi de l'eau pour les mains, mon fils, je n'aime pas vos fourchettes-là. Quand je mange avec ça, on dirait que je ne suis jamais rassasié.

– Tout de suite, papa.

Peu après, le garçon revient avec de l'eau dans un petit seau en plastic qu'il pose par terre et il dépose à côté un morceau de savon dans une soucoupe.

– Pardon, *moléngé*, je n'ai plus de dos. Mets-moi

---

<sup>5</sup> Plat de feuilles de manioc, synonyme d'un repas peu coûteux.

ça sur le fauteuil ici, à côté de moi... Voiiii-lààà ! Comme ça, je peux l'atteindre sans problème ! Tiens, prends ton argent.

Django regarde la note posée dans la petite corbeille et sort de la poche arrière gauche de son pantalon une liasse de billets enroulés et sécurisés par un bracelet en caoutchouc d'où il retire un billet de cinq mille francs qu'il remet au serveur. Il remet la liasse de billets dans la même poche arrière. Lorsque le serveur lui ramène la monnaie, il la met dans la poche supérieure gauche de sa chemise et continue tranquillement à manger.

À la table voisine, Rosine a vu la liasse tomber mais n'a rien dit. Lorsque Roger l'invite à aller danser, elle décline son offre :

– J'ai déjà trop dansé et je me sens un peu fatiguée. Vas-y avec Agathe ; le temps de prendre un peu de bière et je vous rejoins.

Pendant que le couple s'éloigne, Rosine tend le pied et rapproche la liasse de sa table en surveillant la salle pour être sûre que personne ne la voit. Une fois les billets sous ses pieds, elle prend une gorgée de bière et s'éponge le visage avec son mouchoir. Comme par inadvertance, le mouchoir tombe par terre. Elle le ramasse promptement et le range, avec les billets, dans son soutien-gorge. Elle finit rapidement son verre et va rejoindre ses amis sur la piste de danse. À la fin de la chanson, elle s'excuse en disant :

– La bière est un puissant diurétique, vraiment. Je reviens tout de suite.

Quelques instants après, les amis sont de nouveau autour de leur table à se raconter des histoires et à rire aux éclats.

Le repas terminé, Django se lève et s'en va. Près de la porte de sortie, il tapote sa poche arrière. Étonné de ne pas sentir une épaisseur à cet endroit, il met la main dans la poche puis dans toutes les autres, frénétiquement. Rien. Il revient regarder sous la table. Rien. Il se tourne vers ses voisins de table et leur demande s'ils n'ont rien vu. Étonnement et dénégation parcourent l'assistance. Django va d'une table à l'autre en parlant mais personne ne lui répond.

– Pardon ! *Âmoléngé*<sup>6</sup>, si vous avez trouvé cet argent rendez-le-moi ; je vous en supplie, mes enfants. L'argent est tombé ici ; c'est certain puisque je ne suis même pas encore sorti... C'était la totalité de ma pension. J'avais sécurisé les billets avec un caoutchouc. Celui qui a pris ça m'a tué. Il ne me reste rien. Aïe ! Que vais-je devenir maintenant ?

Il s'avance vers la sortie puis, se ravisant, revient sur ses pas. Il revient vers la table qui était le plus près de la sienne et, se penchant vers Rosine et ses amis, il dit à voix basse :

– Même vous qui êtes à côté de ma table, vous n'avez rien vu ?

---

<sup>6</sup>Les enfants.

Les femmes remuent la tête.

– Si on savait quelque chose, dit Roger, on vous l'aurait dit, père. Je ne comprends pas qu'on fasse une chose pareille. C'est pour cela que les gens meurent de plus en plus jeunes et on dit que ce sont les sorciers. En fait, ils attirent la malédiction sur eux.

– C'est cela, mon fils. C'est bien cela. Merci, dit-il.

Il s'en va sans rien dire de plus. Après son départ, les conversations reprennent bruyamment autour de l'incident. Quelques tables plus loin, deux hommes mûrs devisaient :

– Il paraît que les jeunes ont maintenant un pouvoir pour voler à distance.

– Comment cela ?

– Lorsqu'ils passent à côté de toi, ton argent est comme aspiré et se retrouve dans leur poche et toi, tu n'as plus rien.

– Et tu y crois, toi ?

– Ça ne m'est pas encore arrivé, Dieu m'en garde, mais c'est ce qu'on raconte.

– Heureusement qu'on ne m'a pas fait les poches pour aujourd'hui. Comment est-ce que j'aurais payé nos consommations ?

Un couple de jeunes gens s'inquiète :

– Ma belle, ça commence à sentir mauvais ici. Il vaut mieux qu'on s'en aille.

– Oh, non ! Il est encore trop tôt. Tu ne vas pas me quitter maintenant ? Je suis sûre que les voleurs sont déjà loin. Et puis, je te parie que tu veux en



profiter pour rentrer retrouver ta sorcière de femme-là.

– Mais non. Je t’ai déjà dit de ne pas être jalouse et que tout s’arrangera bientôt. Viens, on va où tu veux mais on ne reste pas ici.

– D’accord. Allons-y.

Plus loin, un groupe de cinq *godobé*<sup>7</sup> :

– Dieu est trop injuste. S’il avait permis que ce soit nous qui trouvions cet argent, nous serions sauvés pour quelques temps, dit le premier.

– Tu l’as dit, mon frère, dit le second. Dieu n’est pas juste.

– Vraiment, renchérit le troisième, rien que d’y penser, cela me rend malade.

À la table de Rosine :

– Roger, je commence à être fatiguée. Tu me raccompagnes ?

– Pas de problème. On dépose Agathe chez elle et je te ramène.

En sortant du restaurant, ils voient un attroupement.

– Qu’est-ce que c’est ? Dit Agathe. Je vais aller voir.

– Tu es trop curieuse, lui reproche son amie. Viens, on s’en va.

– Juste une minute. Je reviens.

À son retour, elle informe les autres :

---

<sup>7</sup>Voyou ; jeune désœuvré.

– Il paraît que le père qui a perdu son argent tout à l'heure a tracé un cercle par terre en prononçant des paroles incompréhensibles alors les gens se demandent ce que cela peut bien vouloir dire.

– La douleur l'aura rendu fou, sans doute, réplique Roger. Allez, venez, je vous ramène.

Arrivés chez Rosine, elle laisse Roger dans le salon, s'excuse et se rend chez son grand frère. Il faut préciser que Rosine loue une maison à deux pas de chez son aîné.

– *Yaya*<sup>8</sup> Fabien, ça tombe bien que tu es tout seul. Je te confie mon secret. J'ai de l'argent pour me lancer dans les affaires mais j'ai peur de le garder moi-même. Tu sais que je suis trop dépensière. Garde-le moi. Quand je serai prête, je viendrai le prendre.

– Pas de problème. Je ne sais pas comment tu as fait pour économiser tout cet argent mais c'est bien. Il faut que tu changes de vie.

– Tu as raison. Tchao! On causera après, on m'attend à la maison.

Elle se sauve et va retrouver Roger le cœur léger.

– Voilà. Quelque chose me turlupinait mais c'est réglé. Maintenant, je suis toute à toi.

– Enfin, ce n'est pas trop tôt. Viens près de moi, ma belle. Je n'ai pas envie de rentrer à la maison ce soir.

---

<sup>8</sup> Grand frère, grande sœur (terme de respect de la part des cadets à leurs aînés.)